

Illustration Européenne

ABONNEMENTS.

BRUXELLES, 10 fr., - PROVINCE, fr. 10.50,-
ÉTRANGER fr. 10, plus les frais de poste.
Directeur : THÉO SPÉE.

Rédacteur en Chef : MARCELLIN LA GARDE.

SOMMAIRE. Gravures: M. Jean Swerts. - Une Partie de Plaisir dans un Jardin de Londres, d'après Gustave Doré. - Les Visiteuses, d'après M. Ch. Verlat. - L'Avertisseur d'Incendie. (Système Brasseur.)

TEXTE. Nos Gravures. - Chronique de ce jour. - Connaissances Usuelles de la Semaine. - Quelques Singularités d'Artistes. - Un Ouvrier-Poète à son Enfant. - Halime, ou la Nourrice de Mahomet. - Trompé, mais Fidèle. Nouvelle. - Marchand contre Marchand. Roman de Mœurs.

ADMINISTRATION.

Boulevard du Nord N° 107.
à BRUXELLES.

Administrateur: C. APPELIAN.

Prop.-Éditeur: HENRI BOGAERTS.

N° 46.

— 9^e ANNÉE —

20 Septembre 1879

NOS GRAVURES.

M. JEAN SWERTS.

Le monde artistique a fait récemment une perte immense dans la personne de M. Jean Swerts, né à Anvers en 1820 et mort à Prague, où il dirigeait depuis 1874 l'Académie des Beaux-Arts.

Ce peintre d'histoire laisse une foule d'œuvres, qui révèlent un talent hors ligne; nous indiquons les principales. On doit à son brillant et savant pinceau la moitié des peintures murales de la Chambre de Commerce d'Anvers, œuvre composée de 13 panneaux et détruite au moment de son achèvement par l'incendie de la Bourse, en 1858; — la moitié des peintures murales de l'Église de Notre-Dame à St-Nicolas, 83 panneaux; — la moitié des peintures murales de la salle échevinale d'Ypres; — la moitié des peintures murales de la salle gothique de l'Hôtel-de-Ville de Courtrai, 7 panneaux; — la moitié des peintures murales de l'église St-Georges à Anvers, 26 panneaux, (l'autre moitié est due à M. G. Guffens); — toute la chapelle de St-Anne à la cathédrale de Prague. C'est en s'occupant, par une froide journée d'hiver, de ce dernier travail qu'il a contracté la maladie qui l'a enlevé, dans toute la force et l'éclat de son talent.

M. Swerts était officier de l'Ordre de Léopold et décoré en outre de plusieurs ordres étrangers; il était membre correspondant de l'Institut de France, membre d'honneur de l'Académie des Beaux-Arts d'Amsterdam, de l'Académie royale de Saxe, de l'Académie royale de Bavière, etc., etc.

célèbre collaborateur artistique, Gustave Doré, a consacré à la ville de Londres, celle que nous donnons aujourd'hui est certainement une des mieux réussies. Peut-on rien voir de mieux groupé, de plus varié et de plus joli à l'œil, que ces personnages du premier plan? Il y a là une collection de miss d'un caractère vraiment féérique. — La scène se passe dans un des plus beaux et des plus aristocratiques jardins de la grande cité, celui de Holland-House.

Grâce aux soins assidus que lui ont prodigués ses parents, grâce à leur vigilance constante, le pauvre petit s'est bientôt trouvé hors de danger; il est entré en pleine convalescence, et peu-à-peu la santé et la vie sont de nouveau venues colorer ses joues de leurs brillantes couleurs.

La joie des parents a été aussi vive qu'avaient été leur désespoir et la crainte de le perdre. Maintenant, ce ne sont plus que têtes et réjouissances dans la maison; les parents et les amis viennent, chacun à son tour, féliciter l'heureuse mère de la guérison miraculeuse de son fils, et ces félicitations sont toujours accompagnées de quelque cadeau pour l'aimable enfant.



M. JEAN SWERTS.

L'AVERTISSEUR D'INCENDIE. (SYSTÈME BRASSEUR.)

Les cas terribles et nombreux d'incendie qui depuis quelque temps se sont produits en Belgique, ont vivement ému l'opinion publique, et bon nombre de personnes se sont demandé s'il n'était pas possible de trouver le moyen de prévenir ou du moins d'atténuer de semblables malheurs. Aussi, nous faisons-nous un devoir d'appeler l'attention du public sur la merveilleuse application de l'électricité faite par un ingénieur français, M. Brasseur. Grâce à cette application, on peut dire que chacun de nous peut avoir chez soi une sentinelle infailible, prête à sonner l'alarme au moindre cas d'incendie qui pourrait se produire.

L'appareil de M. Brasseur est, comme toutes les grandes inventions modernes, d'une admirable simplicité; il a reçu le nom d'Avertisseur d'Incendie, et les expériences faites

devant nous par M.M. Raikem et G. Castado, rue de la Madeleine, 51, à Bruxelles (concessionnaires pour la Belgique et la Hollande), témoignent d'une manière absolue de l'efficacité de cet appareil. En effet, il suffit de quelques gouttes d'esprit de vin versées sur un réchaud

UNE PARTIE DE PLAISIR DANS UN JARDIN DE LONDRES.

Parmi les nombreuses compositions que notre

Le petit garçon, enfant de trois à quatre ans, que la mère tient sur ses genoux, a été atteint d'une grave maladie, qui a mis ses jours en danger.

LES VISITEUSES.

placé au milieu du magasin de M.M. Raikem et Castado, pour que, quelques secondes passées, la sonnerie de l'avertisseur retentisse de façon à se faire entendre du premier au dernier étage de la maison. Il retentira de même, et partout, dès qu'une chaleur brusque et anormale élèvera, autour de lui, la température d'un quart de degré.

Nous allons présenter maintenant une explication succincte de l'Avertisseur d'incendie Brasseur, vu sous ses trois faces différentes.

A. Plaque métallique. — B. Tube ovale en zinc et aplati à son extrémité inférieure. — C. Tube ovale en zinc et de même forme et dimension que le tube B, mais renfermant une matière fusible. — D. Support des tubes B et C. — E. Plaque en cuivre servant de contact et rivée et soudée à la partie supérieure des deux tubes B et C, pour maintenir leur écartement. — F. Support avec vis de réglage et communiquant électriquement avec la plaque C, lorsque l'appareil est influencé dans les conditions indiquées ci-après. — G. Niveau de la matière fusible. — Les deux tubes B. et C. sont recouverts d'une couche de noir de fumée. Dans cette disposition, ces deux tubes se dilatent également sous l'influence d'une chaleur lente: au contraire, une chaleur brusque dilate le tube vide plus rapidement que le tube plein, pousse ce dernier contre le butoir et établit une communication instantanée, et quelle que soit la température du local. — En cas d'incendie lent, l'appareil fonctionne dès que commence la fusion de la matière renfermée dans le tube C.

Ajoutons que la sensibilité de l'appareil est si grande, qu'il suffit de la chaleur de la main ou de l'haleine seule pour produire la dilatation et la sonnerie. Mais ce qui ajoute à l'importance de la découverte de M. Brasseur, c'est que l'Avertisseur d'Incendie peut et doit, par son prix modeste, se trouver partout, comme un objet d'utilité, de préservation publique, et c'est à ce titre que nous le signalons non-seulement à l'attention des particuliers, mais à la sollicitude de nos administrations communales.

CHRONIQUE DEÇA DELA.

SOMMAIRE. — L'amour de la forme. — La petite bourgeoise qui ruine son mari par son luxe. — Une boutade. La nature et les naturalistes. — Les anciennes villes de jeux en Allemagne. — Attrape! — Un progrès dans l'étude du piano. — Un magistrat et la boue d'un cheval. — Un mot sur Rolland Hill. — Une nouvelle ajoutée à un vieux dicton.

Une plainte que nous entendons constamment sortir de la bouche des sages d'aujourd'hui, c'est que nous sommes tous esclaves de la forme, c'est-à-dire, pour employer les termes de leur philosophie de pacotille, que nous nous attachons plus au brillant qu'au solide.

Eh! mon Dieu! nous ne faisons là que ce que l'on a fait dans tous les temps. Si Socrate eût eu les traits d'Alcibiade, c'est peut-être Anytus qu'on aurait condamné.

Dans quel siècle ne s'est-on pas laissé prendre aux charmes du visage, aux grâces de la personne? Demandez à l'Amour, le plus jeune et le plus ancien des dieux, ce qu'il penserait d'une Psyché qui posséderait tous les trésors de Corinne et de Sapho enfermés dans la bosse d'Esopé! Ce n'est pas au Zéphyr qu'il la confierait, c'est à l'Ouragan qu'il recommanderait de l'emporter.

La femme, en général, s'occupe bien plus de la beauté du corps que de celle de l'âme et de l'esprit. Elle ne fait pas grande attention aux divines pensées cachées dans le livre du cœur; ce qui l'intéresse avant tout, c'est la reliure du livre. Elle examine s'il est doré, si la blancheur du velin répond à ses gardes de moire ou de tabis, s'il contient d'élégants fleurons et de jolies gravures. „C'est un enfant qui ne lit pas, qui regarde les images.” — Excusez, lectrices, le mot n'est pas de moi: il est d'un auteur de votre sexe, M^{me} Emile de Girardin.

„La petite bourgeoise qui ruine son mari par son luxe et ses folles dépenses,” est un type aujourd'hui trop commun pour ne pas mériter une petite esquisse.

Voyons-la successivement sous ses divers aspects:

A la promenade, elle est toujours mise avec une recherche qui laisse suffisamment percer un certain air qu'elle se donne avec intention; ses manières, sa démarche, son regard, tout cela a l'air de dire: „Regardez-moi.” Règle générale: Vous ne verrez presque jamais son mari l'accompagner; dans le cas contraire, il marche à côté d'elle sans lui donner le bras, ou mieux encore, derrière; il a souvent, pour ne pas dire toujours, la corvée de porter le parapluie, l'ombrelle, ou tout autre de ces mille et un colifichets dont sa chère moitié s'affuble. Bref, c'est un groom, rien de plus.

Au théâtre, placée toujours en évidence, elle trône, lorgne à droite, à gauche, enfin singe l'aristocratie avec une telle gaucherie que cela fait pitié.

Dans un bal, la richesse de sa toilette est excentrique au dernier des points. Elle danse mal, minaude, s'évente à tous moments, pas assez fort cependant pour faire disparaître une partie de la poudre de riz dont elle s'est couverte. Enfin, elle absorbe toujours une telle quantité de vivres, humectés cependant de rafraîchissements en proportion, que son mari se trouve dans la nécessité de faire du thé une partie de la nuit, s'il ne veut pas la voir étouffer.

A un dîner, elle mange de tout, boit de tout, l'eau exceptée, et recommande à son mari d'être très-sobre, et même de mettre de l'eau dans son vin. Si le repas est sans façon (terme employé), madame ne se gênera en aucune façon pour fumer une cigarette.... Souvent, même corvée que dans l'autre cas pour le mari.

Dans son intérieur, elle se tient très-mal, ne fait pas son ménage tous les jours, met des gants pour éplucher ses légumes, dans la crainte de se gercer la peau, etc.

Le mari est le plus souvent un petit commerçant ou un employé à 2000 ou 3000 francs, soit au ministère, soit à la Banque, au chemin de fer, etc.

Après cela, est-il besoin de dire que si vous ne plaisez pas à ce genre de femmes, si auprès d'elles, vous n'êtes pas affables, prévenants, si vous ne leur débitez pas de ces fadaïses qui n'ont pas le sens commun, si vous ne les élevez pas au point d'en faire des huitièmes merveilleuses, elles vous dénigrent, vous bafoient, vous traitent derrière le dos de fat, de rien du tout. Ah, si je tombais aux mains de celles qui se reconnaîtront à ce portrait, qui est pourtant bien loin d'être complet!....

* * *

Dans une récente excursion pédestre, j'ai eu occasion de rencontrer plusieurs naturalistes, à filet et à boîte de fer-blanc en bandoulière, et je me suis demandé comment la comédie ne s'était pas encore emparée de ce gibier; — car quelle bonne fortune pour un homme d'esprit que de prendre, par exemple, en flagrant délit, un botaniste ou un entomologiste, courbé sur son coléoptère ou sur sa touffe d'herbe, de le fixer avec une épingle sur le carton d'un vaudeville et de le montrer à un parterre en belle humeur, grossi au microscope de la caricature.

Franchement, j'aime peu les naturalistes. Ce sont eux qui ont baptisé les fleurs de ces affreux vocables pédants et pharmaceutiques, qui font prendre au premier abord les nomenclatures des livres de botanique pour des calendriers de reptiles. Ce sont eux qui nous ont appris que les perles n'étaient que les verrues des huîtres, et qu'à chaque verre d'eau que nous buvons, nous avalons une naumachie d'insectes.

Triste science que celle-là; science d'embaumeur et de fossoyeur, cuisine infecte et sordide du festin magnifique et parfumé de la nature. Combien je lui préfère la sainte ignorance du rêveur, qui contemple la nature avec l'œil prismatique et crédule que Dieu nous a fait, et

non pas avec la loupe, cet œil hagard et monstrueux de la science.

L'ignorant en histoire naturelle se grise du parfum des roses, le savant en analyse les acides; l'ignorant admire les ailes de pourpre et de mosaïque des scarabées, le savant collationne gravement les dix-huit facettes de leurs prunelles; l'ignorant jouit des fleurs sans leur demander leurs noms; le savant les déracine, les enterre dans ces cimetières végétaux qui s'appellent des herbiers, en fait du foin, et les étiquette d'un barbarisme latin ou grec. Lequel des deux est le vrai naturaliste?

* * *

Un touriste, occupé à visiter certaines villes d'eau d'Allemagne, qui étaient ci-devant et avant tout des villes de jeu, fait de leur physionomie actuelle un portrait sinistre et lugubre, dans une lettre où nous relevons ce qui suit:

„Qui, dit-il, a jamais bu les eaux de l'époque où „rien n'allait plus,” parce que le jeu était fait? Pendant dix ans, j'ai passé tous les étés à Hombourg, et tout en sachant qu'il y avait là des eaux fort désagréables, je ne les ai jamais vues et encore moins goûtées. Je m'étais laissé dire qu'elles étaient fabriquées par des chimistes à la solde de la Banque, afin de fournir aux gens scrupuleux un prétexte pour leurs voyages périodiques au Casino. Il n'y avait pas jusqu'aux chaises roulantes, qui n'eussent l'air d'être un simple accessoire de la table de jeu, quand on les voyait arriver dans les salons, voiturant de grandes dames et de vénérables vieillards atteints de paralysie. Aujourd'hui, on ne vient plus en Allemagne pour s'amuser, ou ceux qui veulent s'amuser ne viennent pas en Allemagne. Jadis on ne voyait jamais les naturels de l'endroit. Aujourd'hui, ils envahissent toutes les promenades. En fait d'Anglais, on ne voit que de vieux officiers rhumatisés ou souffrant du foie, retour de l'Inde ou d'Afrique. Les Français sont absents; les Russes vont aux bains de mer en France ou en Belgique. Les salles du Casino sont désertes. Plus de danseurs, quelques rares joueurs d'écarté et une musique comme on en entend aux enterrements.”

Notre touriste ne voit-il pas un peu trop les choses en noir? Quoi qu'il en soit, ses appréciations ont au moins le mérite de l'originalité.

* * *

Un jeune homme venait, dans une société nombreuse, de défendre les femmes avec feu et éloquence contre des attaques venant d'un groupe de vieux sceptiques.

Une dame lui dit ironiquement:

— Comment se fait-il que, à vingt-cinq ans, vous pensiez encore tant de bien des femmes?
— Mon Dieu, Madame, cela vient sans doute de ce que je n'ai jamais quitté ma mère.

* * *

L'étude du piano se généralise tellement, que tout ce qui peut contribuer à la faciliter doit attirer l'attention publique. Or, il vient de paraître sur ce sujet un travail qui peut être considéré comme le „nec plus ultra” du genre, et ce travail est dû à un Belge. On connaît M. Charles de Wulf, et comme professeur et comme compositeur. Eh bien, il a voulu que tout le monde profitât de son grand talent et de son expérience consommée, et il vient de publier un „Cours de piano” qui se distingue de tout ce qui a paru jusqu'ici dans ce genre, en ce que, au lieu de préceptes nombreux et surannés, la leçon y est mise en exemples et en exercices gradués qui triomphent rapidement de toutes les difficultés de la gamme. Aussi cette méthode est-elle aujourd'hui adoptée dans tous nos Conservatoires, et il est à espérer qu'elle le sera bientôt dans toutes les familles et dans tous les pensionnats.

* * *

Une affaire où il s'agit de la vente d'un cheval, est appelée devant un de nos tribunaux de première instance.

Le président, qui ignore ou a oublié que la

dentition est l'acte de naissance de la race chevaline, interpelle ainsi un maquignon, appelé comme témoin :

— Quel âge avait l'animal ? — Dix ans, Monsieur le président. — Comment pouvez-vous préciser ainsi ? de qui tenez-vous cela ? — Mais rien de plus simple : je le tiens de sa bouche. Le magistrat se pince les lèvres.

Le grand réformateur du système postal, Rolland Hill, qui vient de mourir à l'âge de quatre-vingt-quatre ans, ne ressemblait pas à la plupart „des inventeurs,” en ce qu'il reconnaissait, avec une grande franchise, que le premier germe de l'idée qui a donné naissance au timbre-poste ne lui appartenait pas : elle était sortie du cerveau d'un facteur rural ; mais ce germe n'aurait certainement produit aucun résultat, s'il n'avait été recueilli par un génie persévérant et organisateur. N'est-ce pas là le sort de beaucoup de grandes inventions ?

Un jeune écrivain belge, auteur d'une pièce ayant un véritable mérite, et chaudement recommandé au directeur d'un théâtre parisien, s'est vu repoussé par celui-ci pour un motif... On en jugera.

Avant de dérouler son manuscrit, il expose en quelques mots le sujet de son œuvre.

— C'est, dit-il, une pièce où la femme et le mari ne se trompent pas mutuellement, où les enfants respectent leurs parents, où il n'y a ni coquins, ni traîtres, ni lâches, ni escrocs, ni....

Arrêtant alors l'auteur candide, le directeur lui dit :

— Votre pièce, mon jeune ami, peut être excellente, mais elle est impossible... Il nous faut du vrai, de l'actualité.

Rappelons, par ce temps de crise commerciale, une anecdote qui prouve combien l'empereur Napoléon I^{er} tenait à ce que la classe riche et les hauts fonctionnaires, tant à Paris que dans les départements, vinsent en aide par leurs dépenses au commerce, à l'industrie et à la classe laborieuse. Un sénateur s'étant permis un jour de se rendre aux Tuileries dans une voiture de louage, l'Empereur lui dit :

— Il paraît, Monsieur le sénateur, que vous n'avez pas d'équipage ? Que ne le disiez-vous ? Je vous en aurais envoyé un."

Le sénateur le remercia beaucoup. Le lendemain, il reçut une fort belle voiture. Mais en la visitant, il trouva la facture du carrossier ; il comprit la leçon et paya de suite.

On nous rapporte un mot charmant et un trait de délicate générosité de la part d'une noble dame que nous ne pouvons désigner que par l'initiale de son nom. Madame de L... fait faire des réparations à son hôtel. En rentrant, elle trouve son menuisier en train de poser des panneaux. Il lui paraît que le brave homme a pleuré.

— Voyons, parlez-moi franchement, dit-elle, et si je puis quelque chose pour vous... Auriez-vous un enfant malade ? — Non, Madame, grâce au Ciel ! Mais j'ai à payer cinq cents francs à la fin du mois à un homme qui me menace d'une saisie, et je le crois capable de tout... Ma pauvre femme, mes pauvres enfants...

— Allons, un peu de courage ; ne pleurez pas ainsi, Dieu vous viendra en aide.

Le pauvre ouvrier, à demi consolé, continua sa besogne et rentra dans sa famille, le cœur un peu soulagé.

Le lendemain, comme il se mettait à l'établi, un domestique sans livrée entra dans l'atelier. — Monsieur D. — C'est moi ! — Voici une lettre pour vous. — Et de quelle part ? — Lisez !...

Le domestique parti, l'ouvrier ouvrit la lettre qui contenait un billet de 500 frs. et ces lignes : „Ne bénissez pas la main qui vient à vous et ne maudissez pas celle qui vous repousse. Toutes les deux ne font que suivre leur devise : Négoce exploite. — Noblesse oblige.”

JEAN-LE-BUTINEUR.

CONNAISSANCES USUELLES DE LA SEMAINE.

Les acides sont d'une trop grande importance par leurs applications dans les arts, la médecine et l'industrie, pour que nous négligions de nous en occuper.

On comprend aujourd'hui sous le nom d'acide, des substances composées, solides, liquides ou gazeuses, douées d'une saveur aigre ou caustique, rougissant les couleurs bleues végétales et se combinant avec la plupart des bases salifiables pour former des sels. Après l'oxygène, l'hydrogène est l'élément qui s'unit avec le plus grand nombre de corps simples pour former des acides. Pour désigner ceux-ci, on ajoute „hydro” devant le nom du corps simple que l'on termine en „ique.” Ainsi uni au chlore, on dit : acide „hydro-chlorique,” etc.

Acide carbonique. — C'est le seul acide que forme le carbone par son union avec l'oxygène ; il est gazeux, incolore, d'une odeur piquante, d'une saveur légèrement aigre ; il éteint les corps en combustion et asphyxie promptement les hommes et les animaux. Sa densité étant plus grande que celle de l'air, il se tient toujours dans les lieux bas. Du reste, ce gaz a de nombreux usages ; la petite quantité que l'air en contient est nécessaire à la végétation. C'est à lui que les eaux dites gazeuses, la bière, le vin de Champagne, doivent la propriété de mousser et leur saveur piquante.

Acide sulfurique. — C'est le plus important de tous les acides, et celui dont les usages sont les plus nombreux ; il s'appelle vulgairement „huile de vitriol.” Il est liquide, incolore, inodore, d'une consistance oléagineuse, et d'une saveur très-forte ; il est très-pesant. Il attaque un grand nombre de métaux, il charbonne avec rapidité, quand il est concentré, les matières végétales et animales avec lesquelles il est mis en contact. Il sert à préparer la plupart des autres acides, parce qu'il jouit de la propriété de leur enlever les bases avec lesquelles ils sont combinés.

Acide hydrosulfurique. — Il est gazeux, incolore et a l'odeur de l'œuf pourri. C'est de tous les gaz le plus délétère. Sa présence dans les fosses d'aisance cause souvent de funestes accidents. On l'emploie dans les maladies de la peau.

Acide acétique. — C'est du vinaigre concentré et débarrassé de toute substance étrangère.

Acide citrique. — Cet acide est contenu par les citrons, les groseilles et quelques autres fruits. Il sert à faire des limonades.

Acide tartrique. — Il est contenu dans le vin qui le dépose sur les parois des tonneaux en croûtes épaisses et dures, qui servent à fabriquer des vins factices, des boissons artificielles ; mais il faut en modérer les proportions, parce que l'acide tartrique, pris à forte dose, est très-purgatif.

Acide hydrocyanique. — Il est contenu en petite quantité dans les amandes amères qui lui doivent leur goût, leur odeur, leur saveur particuliers. On le trouve aussi dans les feuilles du laurier-cerise, les amandes de cerises noires, les feuilles, les fleurs et les amandes du pêcher, etc. C'est un poison violent auquel on donne le nom „d'acide prussique ;” il frappe comme la foudre à la dose de 25 centigrammes.

Acide nitrique. (Eau forte.) — Concentré, c'est un violent poison ; étendu d'eau, jusqu'à agréable acidité, on l'emploie contre le diabète, les maladies du foie, etc. — C'est un liquide incolore, très-volatil.

Acide phénique. — On connaît la puissance de ce produit de la houille comme désinfectant et anti-putride. On l'emploie plus ou moins étendu d'eau. Il est utile aussi à l'intérieur, dans les affections typhoïdes et gangreneuses.

Enfin nous avons l'Acide oxalique (dit sel d'oseille). — Il existe dans un grand nombre de végétaux. On s'en sert pour enlever les taches d'encre et les taches de rouille. C'est un poison très-énergique.

ELOY.

QUELQUES SINGULARITÉS D'ARTISTES.

Premier Article.

Avouons que le vulgaire ne se trompe pas, quand il considère la singularité comme ayant toujours été l'apanage des artistes en général.

Cette mobilité d'esprit que donne à l'homme d'imagination la fièvre dévorante de l'invention, l'indépendance de caractère que le talent inspire, sont, sans aucun doute, la source d'une foule de singularités dans la conduite des artistes.

Il est vrai que chez beaucoup d'entre eux, l'amour de la singularité n'est qu'une affectation et un désir de copier le côté comique du talent des artistes célèbres. Ceux-là se revêtent de la caricature du génie, pensant ainsi s'en donner les avantages et la réalité. Mais, grâce au Ciel, ces derniers ne nous occuperont guère.

Notre intention est de mettre sous les yeux du lecteur quelques-unes de ces anecdotes empruntées à cette franche et naïve originalité qui fait les délices de la plume qui les retrace et de l'esprit qui les parcourt.

Nestcher, peintre de l'école hollandaise, vivait dans le grand monde qui fréquentait la Cour de Louis XIV. Mollement promené dans son carrosse, il se donnait toutes les jouissances du luxe, affectant les manières des gens de qualité. Il se faisait prier à deux genoux, même par les jolies femmes, avant de se décider à daigner faire un portrait. Encore ne voulait-il peindre que les personnages de la première distinction. Un jour une personne du commun parvint à se faire peindre par lui, à la faveur d'un nom brillant qu'elle avait emprunté. Mais Nestcher, instruit de la ruse, envoya prendre le tableau sous prétexte d'y retoucher quelque chose et le creva, ému d'une sainte et aristocratique indignation.

Frédéric I^{er}, roi de Prusse, avait témoigné le désir d'être peint par Nestcher. Ce monarque, dont un des principaux travers était de copier, dans un pays sans ressources, la magnificence de Louis XIV, appela Nestcher auprès de lui. A l'imitation du „Bourgeois gentilhomme,” qui disait : „Puisque les gens de qualité en ont, j'en aurai aussi,” Frédéric disait : „Puisque Nestcher peint les gens de Versailles, je serai peint par lui.” Nestcher y consentit, trouvant sans doute le roi d'assez bonne maison.

L'artiste et le monarque eurent une entrevue à La Haye. Nestcher ébaucha la physionomie royale ; Frédéric fut enchanté de l'esquisse. Mais malheureusement le roi, pressé par une affaire d'Etat, fut obligé de quitter précipitamment l'artiste et de lui assigner un autre rendez-vous dans la même ville. Nestcher, piqué au vif de ce que Frédéric lui avait fait l'insulte de s'occuper des affaires de son royaume plutôt que d'attendre que son portrait fût fini, Nestcher partit avec un projet tout formé. Lorsque le temps du rendez-vous fut venu, il se trouva à La Haye, comme pour y attirer Frédéric ; mais il partit la veille du jour où le roi devait arriver, le laissant en face de son esquisse. Cela dut apprendre au roi à vivre avec les artistes !

Arland, né à Genève, vivait aussi à la Cour de Louis XIV. Dans une magnifique galerie de tableaux, que sa fortune lui avait permis de former, brillait une Léda sortie de ses pinces. On connaît l'aventure mythologique de cette dame. Les amateurs, tout en admirant ce chef-d'œuvre, trouvaient qu'Arland avait traité son sujet avec très-peu de décence. Dépit d'une critique qui se renouvelait souvent, le peintre cassa bras et jambes à sa Léda et tordit le cou à son cygne, c'est-à-dire, qu'il déchiqueta avec des ciseaux les diverses parties de sa peinture, et il vendit sa Léda en détails : à l'un la tête, à l'autre la buste, à celui-ci un pied... De sorte que, pour justifier le reproche en question, il aurait fallu que tous les membres de Léda, dispersés en Angleterre, en Italie, en France et en Allemagne, eussent été portés par chaque propriétaire dans la même place et dans le même temps.

Nous avons vu comment Nestcher traitait les souverains; Jean Van Kessel (né à Anvers en 1626, mort en 1679) n'y mettait pas plus de façon. Guillaume III, roi d'Angleterre, lui commença un plafond pour son château de Breda.

Van Kessel se mit à l'œuvre, un jour qu'il était en belle humeur. Comme Guillaume III l'avait laissé libre dans le choix du sujet, notre peintre eut l'idée de mettre au milieu du plafond un aigle, emblème de l'empire, repré-

senté dans toute sa splendeur, environné d'oiseaux allégoriques qui lui rendaient hommage comme à leur souverain. Tout autour, dans la corniche, il avait placé d'autres animaux, figurant, sur les emblèmes satiriques, tous les princes de



UNE PARTIE DE PLAISIR DANS UN JARDIN DE LONDRES, D'APRÈS GUSTAVE DORÉ.

l'empire, parmi lesquels Guillaume III se trouvait aussi. Ce dernier, en voyant le plafond, fut si stupéfait de tant d'audace qu'il n'osa rien dire. Il se contenta d'ordonner au peintre de changer son ouvrage.

Verbruggen était un des peintres signalés pour la rapidité de leur exécution; il dut à cette facilité de pinceau une fortune considérable. Malheureusement son goût pour le plaisir lui fit dissiper plusieurs fois tous ses biens. Son talent

pourvut à tout, il refaisait sa fortune à coups de pinceaux. Il se promenait et jouissait de la vie pendant le jour, et ne travaillait que la nuit.

On raconte que Girodet avait aussi l'habitude

de peindre la nuit. Pour cela, il éclairait son atelier de manière à obtenir de la lumière à profusion; mais, ce qu'il y avait de singulier, c'est qu'il se couronnait d'une coiffure garnie de bobèches dans lesquelles étaient des chan-

delles allumées. De moment à autre, il appelait son domestique „pour le moucher,” comme il disait.

Il y a eu des artistes qui ne pouvaient peindre que certains objets ou certains animaux.

Tyssens ne peignait que des trophées; Vromans, des serpents, des grenouilles, des chenilles et des araignées. Ce dernier peintre crut avoir trouvé un moyen pour s'élever dans les airs. Nouvel Icare, il s'adapta des ailes pour



LES VISITEUSES, D'APRÈS UNE PHOTOGRAPHIE DU TABLEAU DE M. CH. VERLAT.

faire l'essai de sa découverte; mais il tomba, et se cassa seulement une jambe. „Vous imitez si bien les serpents que ce n'était pas la peine d'imiter les oiseaux,” lui dirent ses camarades.

Melchior Hondekoeter, s'étant marié, prit chez lui trois belles-sœurs, qui, réunies à sa femme, lui rendirent l'existence si dure qu'il se jeta dans tous les excès. Il se réfugiait dans les cabarets pour peindre tranquillement. Il

excellait à représenter les coqs, les poules, les paons. Il possédait un modèle d'une nouvelle espèce. A force de patience, il avait dressé un coq à se tenir près de son chevalet aussi longtemps et dans la posture qu'il voulait. L'ani-

mal obéissait au moindre signe de son maître et s'endormait quelquefois dans l'attitude que l'artiste lui avait fait prendre.

La misère n'est pas chose rare parmi les artistes; aussi Jean Kupetzky (né en Bohême en 1667, mort en 1740), ne démentit pas son origine. Il exerça d'abord le métier de tisserand; puis, réduit à demander l'aumône en se rendant à Rome, il rencontra dans une auberge, où il était entré en tendant la main, un peintre suisse qui s'associa son pauvre diable de confrère et lui fit faire neuf têtes de pape à trois francs pièce. Kupetzky tomba malade; il s'engagea à payer son apothicaire et son médecin en faisant leur portrait. On comprend combien, avec ce genre de rémunération, les deux hommes de l'art étaient intéressés à sauver le malade, ce qu'ils firent avec une étonnante rapidité.

UN OUVRIER-POÈTE A SON ENFANT.

Dans ton berceau d'osier, dors, mon beau petit ange :
Ma main qui t'a bercé va travailler pour toi ;
Que le bruit du marteau jamais ne te dérange ;
Pour te nourrir, vois-tu, je n'ai que cela, moi !

Tu grandiras un jour pour soulager mes peines,
Pour aider de tes bras mon vieux bras fatigué ;
Tu sentiras alors ce que pèsent nos chaînes ;
Mais jusque-là, du moins, sois heureux, libre et gai..

Va courir dans nos champs que parfument les brises,
Au seul âge où l'on soit oublieux des douleurs,
Prends ton essor d'oiseau vers les montagnes grises,
Joue à tous les buissons, baise toutes les fleurs.

Quand je t'aurai quitté, — le travailleur meurt vite ! —
Au monde où je vivais, tu me remplaceras.
Si tu vois des méchants, que ton cœur les évite ;
Ne fais pas d'envieux, mon fils, fais des ingrats !

Si pour la vie, enfant, il te faut un modèle,
Ouvre un livre sacré, choisis les vieux chrétiens :
La couronne du juste est la seule immortelle,
Et l'âme vertueuse est le plus grand des biens.

Ne dédaignez pas les petites mansardes,
Où nous vivons égaux, près des gais moineaux-francs ;
Passe loin des palais... et, si tu les regardes,
Ne vas pas envier l'or ni l'éclat des grands !

Plus on veut s'isoler, plus on reste inutile,
Dieu voulut que son règne arrivât parmi nous,
Quand nul effort humain n'aura de but stérile,
Quand rapprochés, unis, nous nous aimerons tous.

Instruis-toi, le savoir grandit l'intelligence ;
Sois humble : l'orgueilleux se croit meilleur que tous ;
Aime qui veut t'aimer, pardonne à qui t'offense,
De l'honneur de ton nom sois le gardien jaloux.

D. GILAN (ouvrier serrurier).

HALIME, OU LA NOURRICE DE MAHOMET.

C'est une des légendes les plus curieuses, parmi celles dont les Musulmans ont fait une auréole mystique à leur prophète.

Les Turcs disent que cette femme fut choisie de Dieu miraculeusement pour donner la première nourriture à Mahomet. Selon leurs traditions, une affreuse famine régnait dans toute l'Arabie à la naissance de Mahomet, en sorte qu'on n'y trouvait plus rien pour se nourrir; et Halime était sur le point de mourir de faim, lorsqu'elle vit en songe un homme, qui l'ayant éveillée, la conduisit sur le rivage d'un fleuve dont l'eau était plus douce que le miel et qui surpassait le lait en blancheur. Cette femme, à demi morte, à cause de la faim extrême dont elle souffrait, but trois fois de l'eau de cet agréable fleuve par ordre de l'apparition; incontinent elle reprit son embonpoint et put fournir un lait abondant à son nourrisson.

Les mêmes Turcs assurent, qu'à peine Mahomet avait commencé à jouir de la lumière du jour, un homme parut devant lui vêtu d'une

robe blanche comme la neige, et que cet homme, après avoir prédit qu'il serait un grand Conquérant, un Législateur, et un Prophète qui surpasserait tous les autres prophètes, parla en ces termes : „Puisque cet enfant arabe est né, et qu'il est l'attente et l'espérance de tant de peuples, il est bien raisonnable que le Ciel pourvoie dignement à son éducation, afin que la nourriture polissant les dons de sa naissance, il soit un jour la perfection du genre humain.”

Tous les oiseaux de l'air s'assemblent, les nuées font de même, les vents se trouvent aussi au même lieu que ceux-là, les anges y viennent, et ces quatre ordres, en l'Assemblée générale des Etats, débattent qui aura le soin de nourrir le jeune Mahomet, et chacun en particulier allègue les avantages de sa condition. Les oiseaux disent que la vitesse de leur vol les porte comme des coursiers en divers lieux de la terre, d'où ils peuvent cueillir les plus excellents fruits pour nourrir l'enfant. Les vents se lèvent là-dessus, et d'un orgueil plus bouffi soutiennent que cet honneur leur appartient, puisqu'ils peuvent apporter à l'enfant les plus excellents parfums et les plus suaves odeurs du monde. Les nuées firent entendre à l'Assemblée, qu'elles étaient plus utiles, puisqu'elles versaient sur la terre les eaux les plus douces et les plus claires. Les Anges remontrèrent que l'excellence de leur nature les rendait préférables à tous ceux-là. La voix de Dieu finit leurs compétitions, et proféra que l'enfant ne serait point ôté des mains des hommes, et bénissant les mamelles qui l'allaiteraient et les bras qui le soutiendraient, et la maison et le lit où il reposerait, en donna le soin à Halime.

Et cela est un article de foi pour tout vrai musulman !

MUST..

TROMPÉ, MAIS FIDÈLE.

Nouvelle.

XIII.

Dans ses nuits d'insomnie, le pauvre Alfred se disait souvent : — Il est donc vrai que la plus belle rose recèle un ver rongeur!... Je lui avais sacrifié ma jeunesse; elle m'avait juré de n'être qu'à Dieu ou à moi! Maintenant, hélas! tous mes beaux rêves se sont évanouis, et il ne me reste qu'une amère déception et un cœur brisé. Mon Dieu, laissez-moi venir vers vous, car, que puis-je faire seul ici-bas!

Espérer et souffrir, Alfred, voilà ton sort!... Beaucoup, qui ont un cœur comme le tien, une intelligence d'élite comme la tienne, entrent souvent dans la vie par la grande voie toute fleurie, la voie des heureux; mais toi, depuis ton enfance, le malheur s'est attaché à tes pas comme le lierre à l'arbre. Un éclair avait percé ton ciel noir; au loin tu voyais une douce lumière briller au phare de la vie, et quoique ballotté par les vagues furieuses des passions, tu espérais, après bien des tempêtes, arriver au port. Mais, infortuné passager, un vent furieux a soufflé dans ta voile; la lumière s'est éteinte!... Il te faut désormais voguer, voguer toujours, je ne dirai pas au gré du vent et des flots du hasard, mais à la volonté de Celui qui te revaudra tes souffrances.

La douleur retint notre jeune docteur bien longtemps cloué sur son lit. Enfin sa nature, jeune et vigoureuse, maîtrisa son mal.

Onze mois après, s'appuyant sur le bras de sa sœur, qui n'avait pas quitté son chevet, on le vit pour la première fois respirer l'air frais du matin, et redemander aux rayons du soleil bienfaisant la force et la santé d'autrefois.

Beaucoup de villageois avaient connaissance de son malheur, tous le plaignaient sincèrement, et c'était vraiment un bonheur pour tous de le voir enfin guéri. Alfred était reconnaissant pour ces marques non équivoques de sympathie, mais rien ne pouvait ramener un sourire sur cette figure qui en ces quelques mois avait vieilli de dix ans.

XIV.

De longues années se sont écoulées depuis les tristes scènes que nous venons de raconter.

Quand notre jeune docteur se sentit complètement guéri, il n'eut plus le courage ni la force de quitter les deux êtres qui s'étaient sacrifiés pour lui. Quoique, par les études qu'il avait faites et les succès scientifiques qu'il avait obtenus, sa place fût toute marquée dans la grande ville, et au rang des premiers praticiens, il résolut de se sacrifier entièrement à l'étude et à l'endroit qui l'avait vu naître. L'héritage que lui avait laissé son oncle d'Allemagne lui donnait une certaine aisance. Il se fit donc médecin de village, se disant :

— Je gagnerai toujours trop pour vivre et assez pour faire un peu de bien.

Il y a une quinzaine d'années, là-bas dans les chemins abandonnés et à peine tracés du petit village de X., on rencontrait souvent un homme vêtu de noir, portant une longue redingote boutonnée jusqu'au menton. Malgré son dos légèrement voûté, ses cheveux grisonnants et les rides profondes qui sillonnaient sa noble figure, en le regardant de près, à l'éclat de ses yeux, on pouvait soupçonner chez lui une vieillesse prématurée. On devinait facilement que ce n'étaient point les années, mais les souffrances morales, qui avaient dû ravager ce visage, autrefois si beau et si plein d'énergie.

Le temps, ce grand médecin, qui guérit, dit-on, toujours les blessures, même les plus cruelles, du cœur humain, n'était point parvenu à cicatrifier celle qui était toujours vivante dans le cœur de notre malheureux héros. Il était maintenant âgé de près de cinquante ans. Les villageois lui donnaient le nom de „médecin solitaire.” Ce n'était point un nom malveillant, car il était le père, la providence et le conseiller de toutes les infortunées à six lieues à la ronde.

Pendant les années calamiteuses et de lugubre mémoire, où la population des Flandres se vit décimée par la faim et les privations les plus affreuses; où la mère voyait expirer son enfant sur son sein tari; où le père succombait d'inanition sur les champs ou le long des routes; où le spectre hideux de la famine allait s'asseoir au foyer éteint de toutes les chaumières et faisait de nos deux belles provinces comme un vaste cimetièrre, Alfred se multipliait et donnait au-delà même de ce que ses ressources lui permettaient.

Jamais aucun labeur ne le rebutait. Quand l'hiver, fatigué des courses nombreuses et lointaines, il redemandait au sommeil un peu de repos et de nouvelles forces pour recommencer la lutte du lendemain, et qu'à peine dans son lit on venait le réveiller au milieu d'une nuit affreuse, il était aussitôt debout.

— Monsieur, lui disait-on, mon pauvre petit enfant est à la mort!... Ma femme se tord sans forces sur son lit de douleur et vous demande en grâce de la délivrer et de mettre dans ses bras impatients ce cher petit être qu'elle demande au Ciel depuis si longtemps. Venez vite, Monsieur, c'est là-bas, derrière la colline, et seulement à deux lieues d'ici. Si nous sommes pauvres, Dieu vous récompensera!...

La pluie fouettait les fenêtres, le vent soufflait avec fureur; mais le médecin, étirant ses membres engourdis par la fatigue, bravant le vent et la tempête, commandant à la lassitude, se mettait bravement en route, remerciant tout bas le Ciel de ce qu'il lui permettait de faire encore une fois des heureux.

Médecin consciencieux, éclairé, savant, il était respecté, aimé de tous ses confrères, et tous se faisaient un devoir, dans les cas difficiles de la pratique que l'on ne rencontre, hélas! que trop souvent, de venir demander aux connaissances du docteur Alfred des conseils qu'il leur donnait toujours avec délicatesse et même avec gratitude. Tous ceux qui ne connaissaient pas les déboires de sa jeunesse, étaient étonnés de ce que leur confrère, avec de telles capacités et un cœur doué comme le sien, fût resté célibataire. Quand, dans une conversation intime, on touchait ce point délicat, il souriait tristement; son front sercin se couvrait d'un nuage, mais il savait toujours, avec tact, faire rouler l'entretien sur un autre point.

Il était surtout l'ami des enfants; quand il en rencontrait, chaque fois il avait un mot à leur dire, une caresse à leur faire, l'une ou l'autre friandise à leur donner. Aussi lorsqu'ils le voyaient venir de loin, c'était à qui serait le premier près de lui, pour lui montrer la joie que sa vue leur causait.

Chaque jour, à l'approche du soir, quand la saison et les exigences de la clientèle le lui permettaient, il allait à la maison verte, qui avait beaucoup changé d'aspect et où demeurait sa sœur Marie.

Depuis longtemps la vieille Gertrude avait payé son tribut à la nature; Marie s'était mariée à un honnête et riche laboureur qui faisait le bonheur et la joie de sa vie. Parfois on voyait le docteur, quoique fatigué par les rudes labeurs du jour, essayant de courir, — si on peut appeler course la marche un peu accélérée et saccadée du médecin vieux avant le temps, — après de joyeux enfants, sautant et criant dans le verger. Puis il allait s'asseoir sur le banc rustique à côté de la porte d'entrée de la maison verte. C'était un véritable délassément, si pas un plaisir dans sa triste et monotone existence, de faire sauter sur ses genoux ses petits neveux. Alors parfois on voyait s'épanouir ce visage où la tristesse avait laissé une empreinte si profonde; un sourire de contentement effleurait ses lèvres pâlies. En embrassant, en caressant ces enfants il se disait pourtant chaque fois :

— Que ma sœur Marie est heureuse ! Pour ce qu'elle a fait autrefois pour moi, Dieu l'a récompensée en lui donnant ces jolis chérubins. J'ai aimé aussi, et un tel bonheur m'attendait... mais Dieu ne l'a point voulu !

XV.

Et là-bas se trouvait encore la coquette maison de campagne. On voyait que l'art avait passé sur elle et sur son parc, qui était devenu d'une magnificence inouïe dans ces contrées. La maison, sous les doigts de fée de l'art et de l'or, était devenue un véritable château.

Là vivait le fils du riche banquier avec son épouse Léonie....

Le printemps avait aussi, de son souffle vivifiant, fait naître dans le parc la verdure et les fleurs partout. Le frais zéphyr du soir envoyait au passant un air embaumé de mille parfums.

La nature semblait avoir épuisé toutes ses ressources, prodigué ses trésors immenses, pour faire de ce délicieux séjour un lieu de joie et de bonheur. Mais quelque chose manquait à cette belle nature!... Les fleurs restaient abandonnées et se fanaient sur leur tige; les bosquets où gazouillaient et nichaient mille oiseaux divers, n'étaient jamais visités; sur ces pelouses vertes, dans l'ombre des grands arbres, ne jouaient point, comme dans les vergers de la maison verte, des enfants riant et heureux. La somptueuse maison elle-même restait souvent silencieuse, toujours morte. Des fêtes y étaient données de temps à autre; faux bruits, éclat trompeur qui cachaient, alors comme aujourd'hui, bien des misères intérieures, bien des douleurs secrètes. Châtelain et châtelaine, comme on les nommait dans le pays, se souriaient alors et semblaient se supporter au milieu de ces fêtes trompeuses, mais ils se fuyaient quand l'œil indiscret des invités ne pouvait plus les trahir.

Et moi, — qui reçus autrefois, comme une relique précieuse, la confiance de ce vieil et excellent confrère, car j'eus le bonheur d'être son ami au déclin de ses jours, — quand parfois, dans mes courses lointaines, je passe près de ce château, à la vue de cette nature souriante, à côté de cette nature morte, je pense toujours avec douleur à ce malheureux ami que la mort trouva au poste d'honneur. Il fut frappé sur la brèche, une terrible épidémie l'emporta. Aussi, je ne puis jamais m'empêcher de songer au passé et de me dire: „Seigneur, est-ce ta main qui pèse encore sur cette triste maison, et vengerais-tu ainsi les souffrances de ce pauvre martyr d'un amour vrai et profond, comme nos temps, hélas! n'en voient plus guère.”

D^r C. PARET.

Fin.

MARCHAND CONTRE MARCHAND.

Roman de mœurs.

XXV.

La visite que Franz avait faite au château était aussitôt parvenue à la connaissance de Jonas, qui faisait épier toutes les démarches de son concurrent: il résolut de s'y rendre à son tour.

Hermann, pour qui le riche Boulling était un être vil et désagréable, le reçut avec une froideur marquée, et lui demanda d'un ton brusque et dur quel sujet l'amenaient.

— Je viens, répondit celui-ci, implorer la protection du représentant de Son Altesse contre un quidam qui, depuis quelques jours, est venu s'emparer du commerce de Fehdingue.

— Je ne puis protéger personne, répondit le vieillard, et quand même je le pourrais, je ne vois, en pareil cas, aucun motif de le faire.

— L'injustice criante qu'on fait à un brave homme comme moi, n'en est-elle pas un suffisant? reprit Boulling. Je débite et je commerce ici depuis nombre d'années, et Dieu a béni mes travaux en m'octroyant la richesse.

— Quelle injustice vous fait-on? continua Hermann. Vous êtes riche, de votre propre aveu. Pourquoi empêcheriez-vous un autre de gagner sa vie? Il faudra bien le souffrir malgré vous. Fehdingue n'a pas été bâti pour vous seul; vous ne pouvez en exclure les autres.

— Il faudra voir, dit Jonas. J'ai entre les mains les moyens d'anéantir le nouveau privilège qu'on a surpris à la religion du prince, et j'en ferai usage.

— Cette affaire regarde le Souverain qui a accordé le privilège, et vous ne sauriez la traiter avec moi.

— Eh bien, Monsieur, puisque vous ne voulez pas me protéger, songez vous-même à vous garder du nouveau-venu... car il pourchasse déjà votre demoiselle...

— Ma fille!... Ce jeune homme qui ne lui a pas encore parlé... qui l'a vue à peine...

— Ah! ah! je suis mieux instruit que vous, moi. Il l'a vue dès le premier moment que le diable l'a conduit à Fehdingue. Elle sortait de la maison de cette veuve de soldat, voisine du „Paladin Noir.” La demoiselle lui donna dans l'œil, et il prit tout de suite, à son sujet, des informations chez cette femme. C'est ce qu'ont vu et entendu d'honnêtes gens qui me l'ont raconté. Aussi, depuis ce temps, on s'est rendu fréquemment, de part et d'autre, chez cette créature, à qui on a fait des présents. Or, il y a certainement quelque intrigue sur le tapis.

— Je n'ignore pas les visites, assurément très-innocentes, que rend ma fille à cette femme, et je suis d'autant plus tranquille sur ce point, qu'elle ne sort jamais sans une amie âgée qui lui sert de chaperon.

Jonas sourit malicieusement et s'en alla.

Dans le premier moment, Hermann fit peu d'attention aux propos d'un calomniateur; mais plus tard, il en fut alarmé. Il demanda à Rosalie si elle connaissait l'étranger. Elle rougit un peu d'abord, puis répondit ingénument qu'elle connaissait seulement le jeune homme pour l'avoir vu un moment dans la rue, lorsqu'il passait devant la demeure de la veuve, et ensuite au château.

Hermann, tranquilisé, borna là ses questions, mais Rosalie y trouva ensuite une source inépuisable de réflexions.

Le grand moyen auquel Jonas allait recourir pour anéantir le nouveau privilège, se préparait chez l'avocat Harpon.

Lorsque l'épicier avait consulté l'habile homme, celui-ci avait manifesté l'heureuse idée de contrefaire, au nom d'un prince mort depuis près de cinquante ans, un privilège exclusif en faveur du père de madame Boulling, alors seul marchand à Fehdingue, lequel privilège devait s'étendre à tous ses descendants.

A cet effet, Harpon imita, autant qu'il put, les caractères d'écriture usités dans ce temps-là, les chargea ensuite avec de l'encre jaune, et attacha sous l'instrument l'empreinte de papier

d'un sceau imprimé, en cire, qu'il détacha adroitement d'un autre document. Puis voyant que le papier mis en œuvre paraissait trop frais, il le suspendit pendant quelques jours dans la cheminée.

Or, un incendie arrivé vingt ou trente ans après l'époque de la date du prétendu privilège, avait consumé aux archives publiques quantité de titres qui s'y trouvaient exposés; le sieur Harpon se flattait donc que le gouvernement, après avoir cherché en vain quelques traces du document qu'il voulait lui présenter, se persuaderait de lui-même que ces actes avaient été brûlés.

Cependant tout cela ne suffisait pas encore; il fallait que le gouverneur de la ville favorisât cette intrigue; sans quoi, point de réussite, car les archives de Fehdingue n'ayant jamais été brûlées, devaient aussi contenir l'acte du privilège si souvent mentionné, et s'il ne s'y trouvait pas, l'autre était visiblement contrefait.

L'avocat conseilla donc à son client de faire bien vite sa paix avec M. Noher, et de lui demander son appui comme première preuve de réconciliation. Il ajouta que, pour un jurisconsulte aussi éclairé, rien n'était plus aisé que de contrefaire un pauvre petit acte dans le goût du bon vieux temps, afin de lever radicalement par là tous les scrupules qui pourraient naître au gouvernement. Jonas en convint, mais il ne put se résoudre à céder au directeur, et à faire des avances de réconciliation.

— Mille diables! s'écria l'orgueilleux, comme cet homme se rengorgerait, si Jonas Boulling, le plus riche particulier de la ville, allait plier devant lui! Non, non, jusqu'à l'extrémité il n'en sera rien.

Il fut donc résolu de laisser encore quelque temps sous clef le privilège enfumé, et d'essayer, si, à force de taquiner Franz, on ne le contraindrait pas à quitter la partie.

XXVI.

Pendant ce temps, la boutique de Boulling devenait de plus en plus déserte, tandis que celle de son concurrent ne désemplassait pas. Il en faut moins chercher la raison dans l'amour des hommes pour la nouveauté, que dans le monopole ruineux et usuraire du pirate britannique, qui, comparé à l'équité, à la libéralité de Franz se faisait mieux sentir, indisposait et éloignait toutes les pratiques du premier. Puis, on n'avait jamais ignoré qu'il employait toutes sortes de ruses et de tromperies pour donner plus de poids à ses denrées, ou en changer les qualités.

Aussi ne respirait-il que la vengeance. Les braves qu'il soudoyait reçurent les instructions les plus incendiaires, pour agir contre le nouveau marchand.

Cependant, depuis le dernier bombardement de ses fenêtres, Franz se tenait sur ses gardes. Laurent et Maurice veillèrent pendant une partie des nuits suivantes, auprès d'un bol de punch, pour attraper les agresseurs. Ils se postèrent dans une chambre éloignée de trois pas de la porte de la rue, et eurent soin d'intercepter les lumières des fenêtres.

Ils ne restèrent qu'une seule nuit inutilement en embuscade. Dans la suivante, les fenêtres furent encore canonnées. A la première bordée de pierres, ils s'élançèrent de leur cachette, et se mirent aux trousses d'un drôle qu'ils eurent bientôt atteint. Ils voulaient l'enfermer pour le livrer le lendemain à la police; mais il demanda pardon à genoux, avoua que Boulling le payait pour faire le mal, les prévint de se garder d'un plus grand malheur, assurant qu'un scélérat de la bande, et consommé dans le crime, se faisait fort d'incendier leur maison. Laurent appliqua à ce misérable une volée de coups de bâton. Ensuite on lui donna la clef des champs, pour que son arrestation ne détournât pas l'incendiaire d'exécuter son projet.

Le bombardier se rendit de grand matin chez Boulling, pour compter avec lui les coups qu'il avait attrapés. Il reçut son salaire, mais il se garda bien d'avouer qu'il avait trahi le secret des conjurés.

Le lendemain, Maurice dit à Franz, après lui avoir annoncé l'événement de la nuit :

— Je t'avais prédit ce qui t'arrive. A ta

place, moi, je mettrais dès aujourd'hui en vente mon fonds de boutique, par la voie des journaux.

— Je n'en ferai rien, répondit l'autre; il est à mes yeux d'un prix inestimable. Je poursuivrai mon entreprise. Comme Boulling se réjouirait, si ma lâcheté lui rendait la victoire si facile!

— Tu as beau dire, c'est une sottise de ta part de venir ici, sur ce coin de terre, combattre un épicier, tandis que tu pouvais courir une toute autre carrière.

— Moi, le combattre! L'idée ne m'en est jamais venue. Je suis seulement dans une attitude ferme, et je me ris de ses attaques.

— Mais à quoi bon toutes ces tracasseries, puisque tu n'es pas plus avancé que le jour de notre arrivée ici?

— Bon! est-ce que je ne l'ai pas vue quatre fois depuis? N'ai-je pas appris son nom? N'ai-je pas parlé au père qui m'a assez bien reçu, à sa manière? Rosalie n'a-t-elle pas demandé de mes nouvelles à la veuve du soldat? Ne change-t-elle pas de visage quand elle me rencontre? Et la vieille gouvernante, ne jette-t-elle pas sur moi des yeux pleins de courroux?

— Ah! cette dernière circonstance promet beaucoup, fit Maurice, éclatant de rire.

La conversation retomba sur l'agression de Boulling. Franz fut d'avis de lui écrire une lettre polie, où, sans parler du commencement des hostilités, il lui demanderait son amitié, comme bon voisin.

Il écrivit la lettre et l'envoya par son garçon de boutique, M. Léger, qui était un jeune et joli garçon, bien fait de sa personne, et qui joignait à ces avantages des manières toutes courtoises.

Le hasard voulut que le commis en question en entrant chez Boulling vit devant lui le visage le plus affable de la maison. Surpris de trouver cette jeune beauté à Fehdingue, il lui fit son salut le plus élégant, et demanda à Wilhelmine, d'une voix douce et sonore, s'il pouvait avoir l'honneur de parler à M. Boulling.

— Je vais vous conduire, répondit la belle.

Et elle se mit à trotter lestement devant lui.

Léger la pria de ne pas tant se hâter, afin de ne pas abrégier encore le court chemin qu'il voudrait faire durer dans sa société des jours entiers, et même toute sa vie. Wilhelmine n'eut pas le temps de répondre à un compliment si bien tourné, car le papa, qui avait entendu une voix étrangère, sortait déjà de sa chambre et demanda au jeune homme ce qu'il voulait.

— J'apporte une lettre de M. Franz le marchand, répondit Léger avec beaucoup de grâce.

— Quoi, marchand? quoi, marchand?... Je ne connais pas de marchand Franz! s'écria Jonas avec emportement.

Il prit néanmoins la lettre et l'ouvrit vivement, en lut quelques mots et la déchira en petits morceaux, qu'il jeta aux pieds du porteur, en s'écriant:

— Voilà ma réponse!

Le galant émissaire de Franz, ainsi évincé, délibéra en lui-même sur ce qu'il avait à faire. Cette fâcheuse inimitié entre le père de celle qu'il aimait déjà et son patron, le contrariait beaucoup. Il prévit bien que s'il rapportait la jolie réception qu'on lui avait faite, ce serait verser de l'huile sur le feu. C'est pourquoi il dit à son maître que Boulling le saluait et qu'il répondrait incessamment à sa lettre.

— Oui, avec des tisons ardents, dit Maurice. Je ne me fie pas à cette grosse tête. Aussi, continuons à veiller.

Laurent et Maurice, firent plusieurs fois le tour de la maison, de différents côtés, en se cachant de temps à autre dans une encoignure, d'où ils pouvaient tout observer.

Pendant une couple d'heures, ils ne virent personne de suspect; mais après minuit, un masque se montra.

Il avançait d'un pas timide, en regardant autour de lui avec beaucoup de précaution.

Le guet posté dans son embuscade ne bougea pas.

Un peu rassuré, notre homme se dirigea vers le derrière de la maison, droit à une remise qu'on avait laissée exprès ouverte, pour le prendre comme dans un piège. Il s'approcha de la porte, et toussa plusieurs fois, afin de voir si quelqu'un lui criait: „Qui va là?” N'entendant rien, il se glissa dans l'intérieur.

Nos gens, embusqués, le laissèrent tranquil-

annonçait l'orage des passions les plus ardentes dans la tête du plus riche particulier de Fehdingue.

Franz, qui ne redoutait guère que cet orage éclatât, rasa, en passant, la porte du brutal.

Tout-à-coup, un grand pot de fleurs tomba de la fenêtre et lui enleva son chapeau de la tête, sans lui faire aucun mal. Il ramassa tranquillement son couvre-chef et, du milieu de la rue, il leva les yeux vers la fenêtre. Un battant du volet, fermé auparavant, se trouvait ouvert; mais la vieille figure et le bonnet de nuit avaient disparu.

Franz continua sa route; et en arrivant chez M. Noher, il l'instruisit de ces infamies. Celui-ci jeta aussitôt feu et flammes.

— Jamais pareilles horreurs ne se sont commises à Fehdingue! s'écria-t-il. Aussi, foi d'honnête homme, j'interviendrai dans cette affaire, mais c'est avec le glaive de la justice, et la postérité en parlera longtemps. Kilhasse, courez vite à la maison de Boulling, et ramassez les tessons du pot de fleurs, car c'est un „corpus delicti” de la dernière importance. Ainsi, point de ménagement pour le coupable. N'en laissez pas le plus petit éclat. Vous apporterez même la terre contenue dans le pot, afin que nous puissions peser le tout, et supputer, par le poids, s'il y avait intention d'homicide. Ensuite, envoyez le géolier, avec ses fers les plus pesants, à la maison de M. Franz, pour se saisir de l'incendiaire détenu; surtout, qu'il prenne bien garde que le scélérat ne s'échappe, car il m'en répond sur sa tête.

Kilhasse, en arrivant à la maison de Boulling, ne trouva plus aucune trace du pot de fleurs cassé. On avait enlevé le tout avec un très-grand soin. Il s'en réjouit beaucoup, car il avait résolu, chemin faisant, de ne lever que la moitié des morceaux, pour, du moins, épargner au cher bienfaiteur de son nez, une partie de cette fâcheuse enquête. Se voyant dispensé de trahir son maître, et hors de toute responsabilité, il ne se permit qu'une incongruité: ce fut d'entrer chez Jonas et de lui rendre compte de la plainte portée par Franz.

D'abord, Jonas se mit à rire, en disant qu'on n'avait qu'à tenter un procès criminel au vent qui avait renversé le pot de fleurs. Mais lorsqu'il apprit que l'incendiaire avait déposé contre lui, il fut saisi d'un tel effroi qu'il oublia de récompenser celui qui l'avertissait. En vain Kilhasse ouvrit-il à différentes reprises sa tabatière vide, et rassembla-t-il, du bout du doigt, dans le fond de sa boîte, quelques restes poudreux, on ne fit aucune attention à sa pantomime, et il fut contraint de s'en retourner sans tabac, rempli d'indignation, et maudissant le débitant avaré.

Jonas se hâta de convoquer son grand conseil, composé de sa femme et de M. Polycarpe. Il gronda la première d'avoir fait tomber le pot de fleurs de la fenêtre, sans qu'il en eût donné l'ordre exprès, et il accabla son factotum de reproches, pour avoir recruté des misérables, qui ne savaient pas se taire.

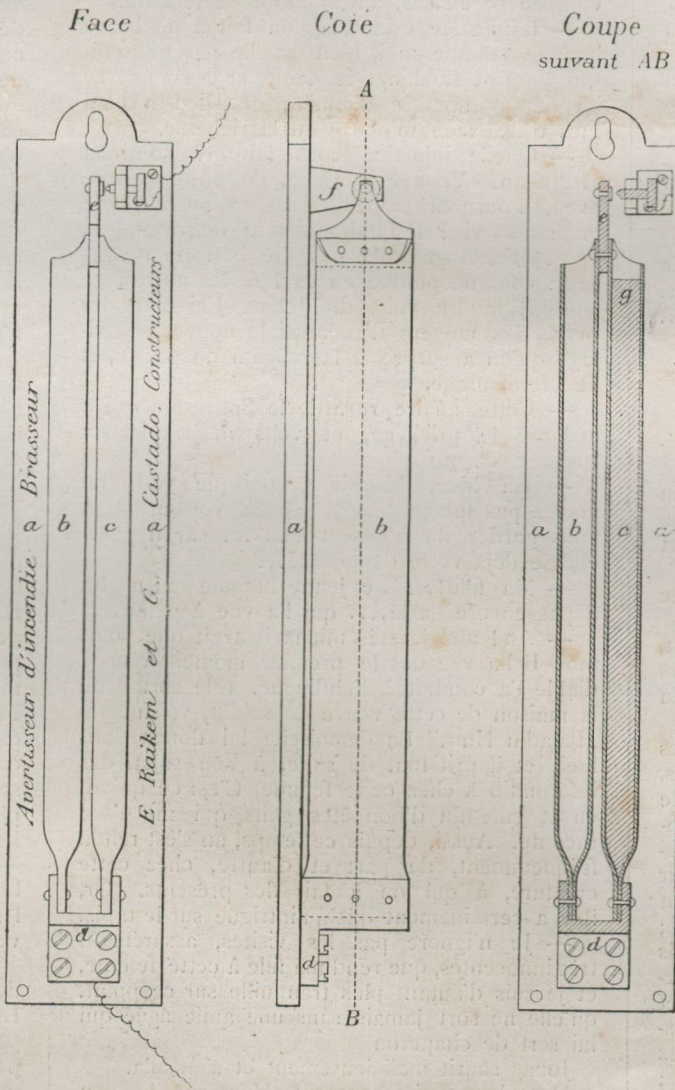
Madame Boulling était devenue muette de dépit et de rage. Polycarpe se taisait aussi et baissait les yeux.

— Eh bien! parlez donc, reprit Jonas, que ferai-je pour sauver mon bien et ma vie?

— Digne couple, dit Polycarpe, ne livrez point vos nobles cœurs au découragement. Nos effets sont à la baisse, il est vrai, mais ils reprendraient bien vite le plus haut cours, si nous renouvellions nos liaisons d'amitié avec monsieur le gouverneur.

Toute résistance était inutile, on avait le couteau sous la gorge. Il fallait désarmer le bras puissant qui pouvait l'enfoncer. On députa donc M. Polycarpe vers M. Noher, pour l'inviter amicalement à un souper de famille.

(A continuer.)



L'AVERTISSEUR D'INCENDIE. (SYSTEME BRASSEUR.)

lement opérer tant qu'il voulut. Au bout de dix minutes, il passa la tête hors de la porte, regarda de tous côtés pour s'assurer que tout était tranquille dans les environs. Le guet fondit alors sur lui et il fut obligé de rentrer dans la remise, où l'on trouva un joli petit feu qui donnait les plus belles espérances, et qu'on éteignit sans peine.

L'incendiaire représenta, comme le premier prisonnier, qu'il n'avait agi qu'à l'instigation de Boulling, auquel il fallait s'en prendre, et demanda sa liberté. Mais on ne jugea pas à propos d'user de clémence envers lui, et il fut étroitement coffré.

Le lendemain, Franz se rendit chez le gouverneur pour faire son rapport. Il ne craignit pas de passer devant la maison de Boulling, jeta par hasard les yeux du côté de l'ennemi et vit au premier étage, derrière un éventail de fleurs formé par un jardinet sur la fenêtre, un vieux visage de femme qui le considérait attentivement. Derrière un gros bouquet de roses, parut le bonnet de nuit de Jonas. La pointe de ce bonnet était violemment agitée, ce qui